

Recherches sociographiques



Paul-Louis MARTIN, *La chasse au Québec*

Gérard Duhaime

Volume 34, numéro 1, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duhaime, G. (1993). Compte rendu de [Paul-Louis MARTIN, *La chasse au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 34(1), 195–198.

<https://doi.org/10.7202/056765ar>

qui ne les utilisent jamais, en haussant régulièrement les tarifs de base. Ceci n'est pas dans la logique des lois du marché dont les auteurs prédisent la domination.

Jacques DE GUISE

*Département d'information et de communication,
Université Laval.*

Paul-Louis MARTIN, *La chasse au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1991, 409 p.

C'est la réédition augmentée et réaménagée d'un ouvrage de grande qualité sous presque tous les rapports que présente Paul-Louis MARTIN, historien et ethnographe, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières. À partir d'une documentation vaste et diversifiée, il reconstitue l'histoire de la chasse dans la vallée du Saint-Laurent du XVII^e siècle à aujourd'hui. Cet impressionnant tableau se présente en deux sections : la première est fondée sur une périodisation des changements dans la pratique ; la seconde examine l'impact de ces changements sur chacune des principales espèces chassées.

La première moitié du livre relate l'émergence de la chasse pratiquée comme loisir. L'auteur s'étend peu sur le Régime français, caractérisé plutôt par l'exploitation vivrière et commerciale du gibier ; à cette époque, montre-t-il, la *chasse-loisir* aurait été presque exclusivement le fait de la noblesse et de la classe militaire. Martin trouve au début du XIX^e siècle des traces tangibles de l'émergence du loisir organisé de la chasse. La présence britannique y aurait été pour quelque chose, puisque les nouveaux dirigeants du pays auraient importé en terre conquise des pratiques déjà courantes chez eux. Mais ce siècle se distinguerait par la participation des *habitants* à la fête de la chasse. L'auteur raconte, exemple parmi bien d'autres, la chasse dominicale à laquelle se livraient en grand nombre les citadins, tirant à la volée dans des nuages d'oiseaux migrateurs. C'est également au milieu du XIX^e siècle que se multiplient les restrictions imposées à ce genre d'activités, à la fois parce qu'elles se pratiquaient plus ou moins anarchiquement, parce qu'elles faisaient peser des menaces sur la tête des citoyens (par exemple, la bourre enflammée des armes utilisées incendiait parfois les toits de chaume), parce qu'elles décimaient de manière de plus en plus visible et de moins en moins tolérable le gibier lui-même.

La plage de 1880 à 1945, qui contient les ajouts les plus considérables par rapport à l'édition originale du livre, retient longuement l'attention de Martin. La proximité de l'époque permet de la documenter plus abondamment que les précédentes. Mais cette générosité dans la couverture tiendrait aussi au fait qu'il s'agit d'une période charnière, d'une période, Martin le montre adéquatement, marquée de plusieurs tendances durables. Les effets d'une industrialisation galopante étaient massivement ressentis par les forêts, dont les arbres étaient avalés par les navires exportateurs et les usines de pâte à papier. Noté antérieurement, le recul de plusieurs espèces de gibier était tel que certaines seraient déjà signalées comme rarissimes dans la mire des chasseurs *canadiens* ; d'autres disparaîtraient tout simplement ; les hésitations politiques à mettre en branle des mesures de protection et à décider de la nature des mesures à adopter, ne cesseraient de dominer la scène ; les régimes s'accommoderaient de la concession de terres de

la Couronne à des clubs privés; l'initiative, issue de la grande bourgeoisie, serait peu à peu donnée comme une politique conservacionniste délibérée; la création des premiers parcs et réserves s'effectueraient en parallèle, et plutôt timidement.

Martin montre à l'examen de la période suivante (1945 à nos jours) que ces tendances se sont poursuivies. Les clubs privés se multiplient, de manière assez fulgurante d'ailleurs, les bourgeoisies locales imitant les autres en se faisant elles aussi concéder des portions de la forêt laurentienne pour leur usage ludique exclusif. Le nombre de parcs et réserves augmente aussi, comme leur fréquentation. La composition des clubs, de même que la clientèle des terrains gouvernementaux, se caractérisent par une diversification marquée, le contingent des salariés urbains participant de façon sensible à cet accroissement.

Dans la seconde portion de l'ouvrage, Martin examine brièvement les pratiques de chasse pour chaque type de gibier, y compris celles qui sont aujourd'hui interdites. Mais il s'attarde surtout aux effets, sur les espèces animales, de l'exploitation commerciale du gibier et de la forêt. Dans presque tous les cas, le cheminement est marqué par les mêmes étapes. La chasse est d'abord une activité principalement destinée à l'alimentation domestique, alors que seule la noblesse l'envisage comme un sport. L'exploitation commerciale du gibier, destinée à l'approvisionnement alimentaire (camps de bûcherons en particulier) ou destinée à l'exportation (peaux d'orignal par exemple), et les grandes coupes forestières qui s'amorcent à la fin du XIX^e siècle, feront reculer presque toutes les espèces. La réglementation de la chasse et la protection intégrale de certains territoires et de certaines espèces particulièrement menacées, permettront de stopper le carnage et d'assurer, dans une bonne mesure, la pérennité de ce qui reste au début du XX^e siècle. La période qui suit est celle de la gestion gouvernementale des ressources et de la popularisation de la chasse à titre de loisir, celle où, comme dit mon ami Jean-Jacques Simard, même les professeurs de cégep pêchent *salmo salar* à la mouche ou s'offrent quelques oies blanches au milieu du trimestre académique d'automne. Bien que représentants typiques de la grande classe moyenne, ils sont accoutrés comme de nobles chevaliers au repos et rêvassent, sous le chapeau mou piqué des plus fins leurres artificiels ou sous les camouflages taillés dans les tissus *hightech* derniers cris, à l'affrontement épique imminent et au menu gastronomique suivant la mise à mort du trophée.

Dans cette seconde portion, l'auteur exploite une collection de faits et curiosités qu'il n'a pu intégrer au cadre chronologique assez rigide de la portion précédente. Sur une trame déjà bien connue, Martin illustre le destin variable des espèces: extinction de la tourte, disparition du caribou autrefois abondant partout, massacre des écureuils, recul des oiseaux migrateurs, etc. Ces pages ont en outre le mérite de rendre plus visibles les pratiques quotidiennes de chasse des habitants, cultivateurs ou riverains. Celles-ci demeurent jusque-là un peu effacées par l'étude de la structuration de la chasse-loisir, qui conduit tout naturellement à suivre la piste des vacanciers de haute lignée, plutôt que celle des ruraux du Québec ayant vraisemblablement laissé moins de traces documentaires. En outre, cette seconde section est susceptible d'attirer le lecteur intéressé davantage par l'histoire de la nature que par celle des acteurs et des institutions.

Le livre est très soigné. Le style de Martin est élégant sans être ampoulé; il est vivant et souvent ponctué d'envolées romanesques, inspirées d'un mélange d'amour de la nature et des bêtes, de nostalgie des chasses d'autrefois et des souvenirs d'enfance, et de tristesse devant les injures que la sauvagerie industrielle lance à la forêt québécoise. Le texte est abondamment illustré de deux manières très heureuses. Généreusement parsemés d'un bout à l'autre du livre, des extraits de récits d'époque plongent le lecteur dans l'atmosphère que tente de décrire

Martin. Une iconographie puisée à toutes sortes de sources (vieux ouvrages, journaux, collections privées, etc.) ajoute à la richesse du document. On y retrouve les armes à feu d'autrefois, des scènes de chasse sur gravure, des photos croquées dans les clubs privés les plus prestigieux ou près des battures les plus humbles. La facture générale du livre (incluant la mise en pages, la typographie, la couverture rigide et les dimensions) permet de le ranger dans la catégorie des « beaux livres », tout comme *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, de Jean PROVENCHER, qui précède ce livre-ci dans la même collection. La nouvelle édition a d'ailleurs permis de rehausser remarquablement cet aspect du volume.

La chasse au Québec a pourtant une limite notable. Avec une minutie et une ténacité remarquables, Martin a collectionné et mis en ordre des faits extrêmement nombreux, tirés de sources hétéroclites. Il est parvenu à les restituer dans une langue agréable, elle-même bien servie par un travail d'édition attentif. La chronologie lui sert de fil d'Ariane, jalonnant son parcours à travers les personnages qui structurent la chasse-loisir. Mais une fois la chronologie reconstruite, une fois les événements épuisés (quitte à consacrer au matériel complémentaire une section spéciale), l'ouvrage s'arrête abruptement, merveilleux et décevant comme le passage trop rapide d'une bande de sarcelles qui ne laissent pas même le temps de mettre en joue. Le livre, cela sautera aux yeux de quiconque, ne comporte pas de conclusion. Cette absence est symptomatique de sa faiblesse théorique.

L'auteur a beau posséder les qualités de l'historien et de l'ethnologue — et l'évidente passion de son objet —, il n'aperçoit pas la portée théorique de ses découvertes nombreuses, généralement bien documentées et souvent surprenantes. Martin ne manque pas de finesse dans la lecture des sources, dans la mise en ordre des faits, dans la reconstruction des interactions; bien au contraire, il est très souvent nuancé, montrant les imprécisions des auteurs et des documents qu'il utilise, soumettant des hypothèses présentées à ce titre lorsque la documentation elle-même demeure incomplète. Plutôt que de suivre un moule identique pour traiter toutes les périodes, il adapte la méthode d'exposition à la nature du matériel dont il dispose. De même, il est conscient qu'il n'épuise pas le sujet malgré l'ampleur de sa quête; il suggère plusieurs voies de recherche novatrices, et l'on sent, derrière ces évocations, mille hypothèses couvant sous le bucher. Mais Martin a regardé si longtemps son objet, avec une telle intensité et une telle minutie, qu'il semble incapable de s'en distancier. Il ne voit pas, du moins il ne restitue pas, la signification globale des faits égrenés sur les trois siècles qu'il couvre, et qui contribuent à forger le Québec contemporain. Les leçons à tirer seraient pourtant intéressantes, si par exemple on prenait la chasse comme un archétype du processus par lesquels un problème devient *politique*, ou encore si on voulait bien lire la transformation de la stratification sociale à travers l'accès aux ressources de la nature. Il faut comprendre que l'historien limite ses prétentions à restituer le mieux possible l'histoire. Il y réussit brillamment.

Au lieu d'une interprétation d'ensemble, qui aurait pu faire une conclusion d'éclat, Martin se change en essayiste, voir en polémiste, vers les fins de chapitre. Quelques exemples: les clubs privés n'avaient pas que des désavantages du point de vue de la protection des ressources vivantes (« Ce qui nous semble aujourd'hui privilèges et faveurs indues l'étaient-ils vraiment à l'époque. ») (P. 97); les gouvernements pèchent généralement par absence de vision d'ensemble (« Les menaces les plus graves proviennent plutôt [...] de la lenteur à mettre en œuvre une politique vraiment intégrée de l'exploitation des ressources forestières. ») (P. 222); les vrais écologistes sont les chasseurs (« Mieux vaut se l'avouer franchement, et assumer notre condition en connaissance de cause, plutôt que de jouer aux offensés et partir bêtement en guerre contre toute chasse aux phoques. ») (P. 181), etc. Mais cette mutation de l'historien

est toujours extrêmement brève et les chutes de chapitre qu'elle produit ressemblent plus à l'énonciation d'une opinion particulièrement éclairée qu'aux conclusions systématiques qu'autoriserait une analyse théoriquement fondée.

En somme, l'ouvrage est perfectible mais déjà magistral. Il est, au reste, plus riche que l'édition de 1980, avec des chapitres concernant les périodes postérieures à 1914, avec des annexes intéressantes, etc. Ses limites inspireront, il faut le souhaiter, des vocations nouvelles pour poursuivre là où MARTIN s'est très légitimement arrêté. Il traite d'un aspect de l'histoire du Québec qui est omniprésent mais rarement étudié pour lui-même, ce qui devrait mériter à l'ouvrage une notoriété durable auprès des chercheurs, ou confirmer celle dont il jouit déjà. Il s'agit aussi d'un livre écrit avec âme, ce qui devrait lui mériter une place enviable dans la bibliothèque qu'aujourd'hui les chasseurs de classe moyenne ne manquent pas de constituer.

Gérard DUHAIME

*Département de nutrition humaine et de consommation,
Université Laval.*
